Les chroniques pré-pataphysiques du Bambou

Julien Schuh

▶ **To cite this version:**

Julien Schuh. Les chroniques pré-pataphysiques du Bambou. L'Oeil bleu, 2015, 14-15, pp.147-162. halshs-01423182

HAL Id: halshs-01423182
https://shs.hal.science/halshs-01423182

Submitted on 28 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les chroniques pré-pataphysiques du *Bambou*

Julien Schuh

En janvier 1893, Édouard Guillaume, éditeur et imprimeur suisse amoureux des livres[1], publie le premier numéro du *Bambou*, une revue littéraire et artistique qui cherche à combler l'écart esthétique entre le livre et la revue tout en utilisant les techniques les plus récentes de production de l'imprimé (impression sur rotative, report de photographies sur des bois à graver[2], etc.). Douze mois durant, les petits volumes bibliophiliques du *Bambou*, sur vélin épais, développent un programme résolument *moderne*, comme le précise l'avertissement du premier fascicule :

> Tout notre siècle a été grandement transformateur — mais surtout ces derniers vingt ans ont modifié profondément notre vision des êtres et des choses. L'univers n'est plus le même. Les moindres choses sont regardées d'un autre œil. La photographie nous a *appris à voir* ce que nous voyions d'après des conventions. La science nous a refait l'idée de l'univers, de la vie, de la mort, de la maladie, de la santé, du passé et du présent. L'art seul retarde un peu et s'obstine encore à ne pas voir ces merveilleux changements, et cependant une génération est là qui grandit, *les hommes nouveaux qui vont apporter les choses nouvelles*, les hommes qui vont écrire et peindre pour la génération qui monte.
> Frappés de l'insuffisance des périodiques, des choses intéressantes pour tous qui ne sont pas présentées au public sous la forme *strictement vraie* — nous tentons de combler une inexcusable lacune par une publication d'un ordre *absolument nouveau*.
> Nous voulons publier des œuvres d'imagination neuves, sur des sujets passionnants et inconnus, des sujets qui nous conduiront à travers le temps et à travers l'espace, depuis l'Homme qui vivait il y a huit mille ans dans les cavernes et sur les lacs, jusqu'à l'Homme contemporain, depuis le Parisien jusqu'à l'habitant du centre de l'Afrique.
> En un mot, dans une publication nouvelle par sa composition matérielle, nous tenterons d'infuser un esprit hardi et novateur, qui s'adresse à tout le monde et qui émeuve tout le monde. Aucun sacrifice ne nous coûtera, pour que l'œuvre soit tout ensemble luxueuse, commode, parfaitement artistique, originale et documentée[3].

Parmi les rubriques récurrentes du périodique, les chroniques d'un certain Jacques Soldanelle répondent particulièrement à ce programme. Le chroniqueur dédie sa série d'articles au « mystérieux Demain » :

> Je suis condamné à ne vous parler que des choses qui intéressent l'*esprit nouveau* : la vision, les mœurs, la poésie, la littérature transformées que la science et la conquête de la terre ont faites à nos races. Il m'est interdit de voir vieux, même en parlant de vieilles choses. Je ne dois employer que des sujets qui se rattachent au progrès de l'effort humain, à ce qu'il y a de curieux, d'énigmatique, de grave, de comique, de beau, de doux, de féroce, dans l'Action et la Pensée contemporaines. En un mot, je dois n'avoir que la vision à nous faite par la marche de l'intelligence, vision presque aussi différente de la vision des hommes de la fin du siècle dernier, que la vision d'un homme du moyen-âge de celle d'un citoyen d'Athènes. Par surcroît, mes chroniques ne peuvent aborder aucun des sujets de la polémique quotidienne : scandales mondains ou financiers, crises politiques, révélations érotiques, etc., etc. En revanche, le champ immense du Voyage, du Fantastique, du Préhistorique, de la Guerre, de l'Inconnu, du mystérieux Demain, est large ouvert à mes rôderies[4].

Derrière l'énigmatique silhouette de Jacques Soldanelle[5] se profilent les ombres jumelles des frères Boex, connus sous le pseudonyme unique de J.-H. Rosny, qui produisent la quasi-totalité du contenu du *Bambou* : outre les chroniques de Soldanelle, Rosny aîné (qui assure à partir du quatrième fascicule le secrétariat de la rédaction du *Bambou* sous le pseudonyme de J. de Boriana) propose dans une série

---

[1] On lui doit la « Petite Collection Guillaume », dont les ouvrages in-16, imprimés sur beaux papiers et illustrés de gravures sur bois en violet, bleu ou magenta, selon une esthétique très proche des productions uzaniennes **[je connais Uzanne bibliophile, mais je ne vois pas ce que signifie une « bibliophilie uzanienne ». Si c'est simple ignorance de ma part, laissez tel quel]**.

[2] Voir le *Catalogue de la Collection Nelumbo : Petite Collection Guillaume*, Paris, Dentu, 1893. On trouvera sur *Livrenblog* (http://livrenblog.blogspot.fr/2010/05/le-bambou-bibliographie-illustree.html) une courte présentation de la revue, certaines illustrations et un dépouillement sommaire, complété sur le site *PRELIA* (http://prelia.fr/base/opac_css/index.php?lvl=notice_display&id=13040).

[3] « Avertissement », *Le Bambou*, nº 1, janvier 1893, p. 7-9.

[4] Jacques Soldanelle, « Chronique des Arts et des Lettres : Le Chroniqueur au Lecteur », *Le Bambou*, nº 1, janvier 1893, p. 103-107.

[5] Le nom « Jacques Soldanelle » se rencontrera par ailleurs en signature de plusieurs traductions (de Cervantes, Dickens, Poe, etc.) et de récits gentiment érotiques (*Bérénice de Judée*, Borel, 1898).

d'articles intitulée « À l'Ombre et au Soleil » des descriptions de lieux parisiens pittoresques (les Halles, les courses, les jardins, etc.) sous l'identité de Souryâ, un Hindou adepte du culte solaire en mission anthropologique à Paris[6] ; *Le Bambou* publie également en feuilleton *Eyrimah*, « roman lacustre », et *Nymphée*, écrits par les deux frères Rosny.

Les sujets des chroniques publiées sous le nom de Soldanelle sont à la hauteur des ambitions affichées dans l'article liminaire : « La Grande Tueuse » déplore les méfaits du colonialisme aussi bien en termes de vies humaines que d'écologie ; « Les Guerres de Demain » imagine des robots-tueurs de l'avenir ; « Le Ciel inconnu » décrit une infinité d'univers parallèles s'interpénétrant les uns les autres. Les chroniques reproduites ci-dessous ont par ailleurs la particularité d'entrer en résonance avec les préoccupations de l'œuvre à venir d'Alfred Jarry : « L'Avenir de l'Alcool » préfigure les théories de William Elson dans *Le Surmâle* sur l'alcool comme *perpetual motion food*, et les descriptions d'électro-aimants du « Chauffage par le Pôle » seront comparées avec profit au mécanisme de la « Machine à inspirer l'amour » du même roman ; les réflexions sur la bicyclette comme extension darwinienne du corps humain de « La Cyclomanie » annoncent les rêveries de Sengle, héros des *Jours et les Nuits*, déjà esquissées dans le compte rendu de Jarry sur le *Cyclo-guide Miran illustré* – qui mentionne d'ailleurs les Rosny : « Les Rosny ont déjà appelé le cycle un nouvel *organe* ; c'est surtout un prolongement minéral de notre système osseux, et presque indéfiniment perfectible, étant né de la géométrie[7]. » Rien d'étonnant à cela : s'il est peu probable que Jarry ait lu les chroniques signées Soldanelle, on connaît sa fascination pour les romans des deux frères (*Les Jours et les Nuits* mentionnent par exemple les *Xipéhuz*), et pour le merveilleux scientifique en général, à travers ce qu'il nomme le « roman scientifique » ou « roman hypothétique[8] ». Mais si « Soldanelle » dévide scrupuleusement les conséquences logiques de ses paradoxes, selon une méthode qui ne dépareillerait guère dans *La Chandelle verte*, il le fait, non dans un univers supplémentaire au nôtre, comme un pataphysicien, mais en restant dans la sphère du possible ; et le résultat, pour absurde ou grotesque qu'il eût pu paraître à l'époque, est souvent très proche de l'état actuel du monde – ses réflexions sur la destruction de la planète par l'appétit de l'Occident ou sur la militarisation des virus ne sont plus de la science-fiction.

Avant de donner à lire quelques-unes de ces chroniques, citons encore un autre plagiat par anticipation dont sont responsables les Rosny : « Le Cheval en Bicyclette », publié en 1893, est clairement un démarquage avant l'heure de la chronique « Hippomobilisme » d'Alphonse Allais, parue dans *Le Journal* le 1er avril 1896 – où seraient-ils sinon allés chercher cette idée d'un cheval pédalant sur un vélo ?

---

[6] Voir le site que Fabrice Mundzik consacre aux Rosny : http://jhrosny.overblog.com/ Certains textes signés « Soldanelle » sont repris dans *Les Compagnons de l'univers et autres récits d'anticipation*, vol.III, Les Moutons électriques, 2015.

[7] Alfred Jarry, « Cyclo-guide Miran illustré », *Mercure de France*, n° 82, novembre 1896, p. 388. Jarry ne fait en réalité que citer la préface de cet ouvrage : « Et finissons à la manière des bons préfaciers du temps jadis, en formant, pour nos lecteurs et pour leur nouvel *organe*, ont dit les frères Rosny en désignant la bicyclette, les vœux de prospérité qui leur vaudront les faveurs de la route et la clémence du temps » (*Environs de Paris (Ouest)*, Paris, Firmin-Didot, coll. « Cyclo-guides Miran illustrés », [1896], p. 5). Robert de Souza rend compte de l'article des Rosny dans le *Mercure de France* en avril 1896 : « C'est par une fort intéressante étude des frères J.-H. Rosny sur *Le Cyclisme* que s'ouvre la *Revue Encyclopédique* du 29 fév. "Il ne s'est peut-être, à travers des centaines de siècles, rien produit de plus grave dans l'évolution des hommes que l'usage du vélocipède..." commencent-ils. Et ils partent de ce fait que l'homme est un "des moins agiles animaux de sa classe". Les chemins de fer lui ont rendu encore plus sensible cette infériorité. Mais grâce à la bicyclette, véritable *organe*, il acquiert de nouvelles facultés, et prodigieuses. L'humanité lui devra une vitalité nouvelle, et par suite de plus fines sensibilités cérébrales : rapidités de visions et de perceptions, soudainetés de prévisions, etc. » (« Journaux et Revues », *Mercure de France*, no 76, avril 1896, p. 146).

[8] Alfred Jarry, « De quelques romans scientifiques », *La Plume*, no 347-348, 1er-15 octobre 1903, p. 431-432.

« La Cyclomanie »

Il y a quelque soixante ans, mon grand-père ou le vôtre, auraient estimé fantastique l'idée d'une Humanité qui s'en irait quittant sa bonne marche naturelle pour monter sur une couple de roues. Aujourd'hui, nous assistons à un développement si rapide du phénomène qu'il n'y a plus guère à hésiter : la société tout entière roulera prochainement en bicyclette. Ce que le chemin de fer n'avait pu faire, la bicyclette le réalisera : la marche est une vieillerie destinée à s'en aller rejoindre les diligences. Je ne lui donne pas cinquante ans pour devenir un accessoire bon à pratiquer dans l'intérieur des maisons, les jardins, et en général partout où l'espace fait absolument défaut. Elle apparaîtra un moyen de locomotion si suranné que le moindre écolier n'ira à son cours qu'en bicyclette, elle fera rire les enfants de quatre ans (j'en ai là un sous mes yeux qui fait gaillardement ses vingt kilomètres à l'heure, sur son petit pneumo !)

L'humanité, décidément, va vers la vitesse – même pour les locomotions les plus ordinaires. Rouler sur des roues n'est pas en somme un genre de progression inélégant, inconfortable ni irrationnel. Aux temps exquis de l'anthropophagie, les routes, soignées par une édilité négligente, ne permettaient que la marche ou la chevauchée. La jambe a été imaginée par la nature vu l'inégalité extrême du sol de la planète. Préhistoriquement, il y avait plus de trous que de grand'routes. Lorsque le milieu le permet, des instruments de propulsion plus parfaits ont été adoptés : la queue du poisson est une hélice excellente, une mécanique qui n'a rien à envier à celles de nos transatlantiques et qui jouit d'une souplesse et de facultés d'adaptation auxquelles les hélices de ceux-ci sont loin d'atteindre. Tâchez donc de faire un bateau à vapeur de la taille du saumon, ou même du marsouin, qui puisse lutter de vitesse avec ces aquatiques ! Si la nature avait comploté un saumon de la taille d'un cuirassé, soyez certain que la vitesse du cuirassé serait de la petite bière devant celle dudit saumon... Et pour l'oiseau, quel *petit* engin oserait se mesurer avec l'aigle ou le martinet ? Les énormes machines que nous construisons bénéficient de ce fait qu'on perd d'autant moins de force que les instruments sont plus considérables. Mais lorsque nous tentons de construire quelque locomotive naine, les oiseaux peuvent se désopiler la rate comme les poissons devant les steamers...

On voit par là que les êtres ont su découvrir les procédés dynamiques les plus véloces *lorsque l'homogénéité du milieu l'a permis*. La sagesse veut, devant notre habitat transformé, que nous adoptions d'autres organes de propulsion. Partout, sur la face terrestre, nous avons multiplié les surfaces planes, égales, veuves d'obstacles et de trous. Le pied, si utile pour gravir des montagnes ou pour franchir des terres tourbeuses, devient absurde sur de belles routes ou de belles plaines lisses. Comme nous ne pouvons pas lui mettre des roues naturelles, nous lui adaptons rationnellement des roues artificielles, comme depuis les siècles des siècles nous avons adapté les outils à notre main. La bicyclette n'est pas plus ridicule pour marcher que le marteau pour battre le fer, ou le couteau pour couper le pain et la viande. Un reste d'*inaccoutumance* nous fait seul croire le contraire, et aussi cette blague éternelle qui faisait déjà maudire les innovations les plus modestes du temps de Nabuchodonosor.

On a objecté que cet exercice manquait d'élégance, que nos femmes et nos filles y prenaient des allures garçonnières, dépouillées de grâce. C'est une erreur de perspective. Un cycliste est aussi joli qu'un marcheur (personnellement, j'ai toujours trouvé les marcheurs fort laids : au prix de l'allure souple des quadrupèdes, un homme qui balance pesamment ses deux bâtons et son train d'arrière, c'est un mélancolique spectacle). Nos femmes et nos filles ajoutent chaque jour une coquetterie à leurs costumes de vélo, comme aussi à la manière de se tenir sur pédales, et j'ai vu des promenades d'amoureux en vélo aussi charmantes, sinon davantage, que tous les flirts des balanceurs de quilles.

D'aucuns ont objecté qu'avec les moyens croissants de transport, la bicyclette était en somme une superfétation, et que chacun finirait par se faire porter pour les actes mêmes de la vie usuelle, plutôt que de se porter soi-même. Ce point de vue est faux.

L'homme, en tant qu'individu, aime à circuler par ses propres forces, – durant une partie de son temps – : la bicyclette lui permet de le faire. Avec elle, l'être *agit*, chose bien différente du transport, avec elle il n'emploie pas un intermédiaire, mais il s'*ajoute* un organe, un organe assez rapide pour le mettre en harmonie avec la vie rapide que l'imprimerie, l'électricité et la vapeur lui ont faite et continueront à lui faire, de plus en plus, dans les siècles à venir.

Le Bambou, n° 10, octobre 1893, p. 137-143.

« L'Avenir de l'Alcool »

Voici des milliers d'années que l'Humanité boit de l'alcool, ou du moins des boissons alcooliques, et la question est encore journellement agitée, si c'est un Bien ou si c'est un Mal. Il semble que la majorité des hygiénistes incline à croire que c'est un mal, et pour les moralistes, il en est bien peu qui ne se déchaînent contre l'infernale boisson. Que de discours, que d'écrits pour démontrer que l'alcool constitue un aliment antagoniste de la vie et de la santé, un poison, un agent de maladies, de débilitation intellectuelle et de folie, un dissolvant de la volonté et de l'énergie !

Pour preuve, on cite les races sauvages détruites par l'introduction des alcools, on cite les expérimentations faites sur les animaux, on cite surtout les désordres visibles de l'alcoolisme, tant de malheureux réduits à l'abrutissement et à la misère, tant de foyers détruits par la hideuse ivrognerie !...

Et les moralistes de tonner, et les philosophes de s'élever contre les méfaits de l'alcool, de réclamer dès lors, non seulement contre son abus, *mais même contre son usage*, et certains gouvernements d'en défendre la vente ailleurs qu'en pharmacie et avec ordonnance du médecin, ainsi qu'il advient en plusieurs États de la Confédération de l'Amérique du Nord.

On sait d'ailleurs que le Coran interdit strictement à tout bon Mahométan de consommer du vin et des spiritueux.

Cependant, de siècle en siècle, l'usage de l'alcool va se répandant, se généralisant, de siècle en siècle l'Humanité s'éprend davantage du poison tant décrié, à tel point que les contrées de l'Europe ont certainement vu décupler leur consommation moyenne depuis trois cents ans. Quant à l'Amérique du Nord et à l'Australie, c'est-à-dire les *jeunes* rameaux de nos races, elles absorbent deux, trois fois plus de spiritueux que nous, tandis que les races dites inférieures – à part les sémito-ouraliens qui sont en décadence – adoptent avec une ardeur effroyable notre goût pour le breuvage de feu : beaucoup y perdent l'existence, il est vrai, mais certains, et en particulier des nègres, le supportent sans trop en souffrir, et continuent à se multiplier, de sorte qu'on peut prévoir le moment où toute la race humaine sera plus ou moins alcoolique.

Qu'en conclure ? Que l'humanité doit périr par l'alcool ? Que l'abus même lui apprendra à le prendre en horreur ?

Ni l'une ni l'autre de ces conclusions ne nous contentent. À notre sens, la vérité est que :

Depuis plusieurs milliers d'années l'homme s'entraîne à résister à l'alcool, parce que l'alcool doit finalement devenir la base de sa nourriture. *En un mot*, l'homme s'habitue à un mode d'alimentation supérieur au mode présent ; à un mode d'alimentation plus raffiné que notre grossière nutrition avec tout son lourd et encombrant appareil digestif.

***

C'est qu'il en est de la nourriture comme de toutes choses progressives en ce monde. La vie supérieure appartient à ceux qui rempliront leurs différentes fonctions avec un minimum de forces perdues.

Primitivement, l'animal n'est en quelque sorte qu'un estomac, il mange, il digère par tous les pores. Plus tard, il se fabrique une manière de sac, d'estomac vague, il devient une vaste poche digestive[9]. Plus tard, enfin, l'estomac devient un organe de plus en plus spécialisé, de moins en moins prédominant sur d'autres organes. Dans la bête supérieure enfin, et en particulier le mammifère, l'estomac n'est plus qu'un des *Collègues* des organes principaux. Encore lent, lourd, considérable chez l'herbivore inférieur où il lui faut peu à peu transformer des herbes, les faire aller et venir à travers des alambics préparatoires, il s'allège chez l'herbivore graminivore et frugivore, il devient, enfin, rapide et concentré chez le carnivore.

L'homme, cependant, malgré son grand rôle, n'a pas adopté le sommaire estomac du carnivore. Intermédiaire entre les solipèdes et les canins[10], il a hésité avant de passer directement à la chair, il a hésité, parce qu'il devait s'adonner dans le futur à une alimentation plus rapide encore que la viande et qu'en somme la conformation carnivore complète eût été probablement un obstacle à cette évolution.

---

[9] *Il* ou *ils* car bien vite l'animal est une *colonie (NdA)*.

[10] Non par évolution, par analogie de forme stomacale, mais comme moyen de complication digestive *(NdA)*.

Cette nourriture plus rapide nous semble être l'*alcool*, accompagné par un aliment azoté, soluble, complétant l'hydro-carbure et remplaçant la viande[11]. L'homme, en résumé, nous paraît devoir se nourrir, dans un avenir très éloigné, d'aliments liquides, particulièrement l'alcool et la dissolution azotée encore inconnue, à laquelle, peut-être, nous nous préparons par l'absorption de certains médicaments azotés comme la morphine, – si loin que celle-ci soit, ou paraisse être, d'avoir une valeur nutritive.

Il serait en vérité bizarre que, étant donnée une nourriture aussi excellente que l'alcool, aussi agréable, aussi savoureuse, aussi organique, une véritable *Eau-de-vie* comme nos ancêtres la baptisèrent, il serait étrange que cette nourriture en si grand progrès sur les pesantes alimentations amylacées et même sucrées, ne fût pas une nourriture de l'avenir. Encore, si elle était répulsive, si elle était de mauvais goût, mais elle est au contraire délicieuse, attrayante à l'extrême, elle contient tous les principes des combustibles organiques, elle est en outre un produit végétal dû à l'action de ferments animés. On peut donc bien voir en elle, sans absurdité, un des agents des progrès futurs, un des moyens de réduire la fonction encore trop pénible, encore trop préoccupante et prépondérante de l'estomac et de ses annexes, un des moyens par lesquels l'animalité doit continuer à simplifier des besoins impérieux qui nous prennent une bonne moitié de nos forces. L'alcool serait ainsi essentiellement destiné à mettre à portée du cerveau, des nerfs et des muscles, un plus grand nombre de forces disponibles. C'est là, croyons-nous, le sens de cette lutte pour les spiritueux, de cette joie profonde, de cet invincible penchant de l'homme à absorber du vin et des eaux-de-vie.

Oui, la volupté de l'alcool est le symbole de transformations capitales, dont les alcooliques sont en quelque sorte les fanatiques, les exaltés, les martyrs, les sectaires ; et de même que souvent les partisans primitifs d'une religion ou d'une évolution sociale sont victimes de leur foi, de même les individus et les races exagérément alcooliques sont victimes de l'alcool.

Le Bambou, n° 4, avril 1893, p. 105-111.

« Le Cheval en bicyclette »

Si l'on eût annoncé, il y a cinquante ans, qu'à l'aide d'une machinette à roues, l'homme, si lent, si gauche à la course, devancerait les chevaux les plus rapides, on se fût contenté de sourire. Et c'est indubitablement étrange que la faible force humaine, utilisée à faire fonctionner une bicyclette, lui puisse imprimer cette formidable vitesse. S'en suit-il, cependant, que le cheval soit définitivement vaincu ? En aucune manière. La plus simple prescience permet de prédire que l'antique coursier prendra plus ou moins prochainement (grâce à l'homme même, bien entendu) sa revanche. Et comment ? En montant lui-même en bicyclette, ou plutôt en *tri* ou quadricycle. Il est en effet inadmissible que cette admirable bête ne puisse utiliser sa merveilleuse organisation à quelque machine simple et pratique, adaptée aux modes de mouvements du solipède, et où il se sente à l'aise, bien d'aplomb. Dans ces nouvelles conditions, je ne doute pas que le cheval ne nous laisse bientôt loin derrière lui – excepté, peut-être, dans certaines courses de fond, – et que même il atteigne à des vitesses de locomotive. Dès lors, il regagnera dans notre estime, non seulement sur le bicycliste, mais encore sur sa rivale mécanique. Une force vivante, toujours prête, point trop volumineuse, aura toujours quelque avantage pour des courses fractionnées, alors que le nombre des voyageurs est minime, sur une machine aveugle : sans compter que son charme est plus puissant, parle au cœur de l'homme.

Acceptons-en l'augure et, dans la vélocipédie, ne voyons pas seulement une excellente utilisation de la force humaine, voyons-y encore le moyen de perfectionner un de nos plus intéressants compagnons de planète – voyons-y un des artifices multiples pour sauver de la destruction cet animal incomparable d'élégance et de beauté, pour l'existence duquel on ne peut s'empêcher de frissonner un peu à chaque nouveau perfectionnement des appareils de transport !

Le Bambou, n° 7, juillet 1893, p. 141-143.

« Le Chauffage par le Pôle »

[11] Et par quelques combinaisons phosphatées, soufrées, ferrugineuses, etc., à l'état liquide *(NdA)*.

Les grands courants marins, intarissablement transportent la chaleur aux terres froides, la fraîcheur aux continents surchauffés – et l'on sait qu'un des grands agents de ce vaste équilibre, le Gulf-Stream, cette immense artère marine qui charrie le sang tiède de l'Équateur près de l'Occident et du Septentrion européens, fournit assez de chaleur spécifique pour fondre des *glaciers de fer* capables d'alimenter continuellement un Mississipi de fonte !
Un des rêves humains est de capter autrement ces forces immenses qui dérivent de la différence de température entre les zones torrides et les zones glaciales. Le problème offre, par hypothèse, une solution séduisante, qui deviendra peut-être un jour une réalité. Imaginons de gros conducteurs électriques reliant entre eux le pôle et les régions torrides – en quelque sorte un grand nombre de méridiens de métal allant du Cap Nord, voire du Spitzberg, au fond du Sahara, de la terre d'Alaska à la Vera-Cruz. Vous savez ce qu'est un courant thermo-électrique. Si vous prenez par exemple une lame de cuivre soudée à une lame de bismuth, et si vous reliez la lame de cuivre à une autre lame de cuivre également soudée à une lame de bismuth, puis si vous reliez le bismuth au bismuth, il suffit de chauffer *une* des deux soudures pour obtenir un courant électrique.
Si on refroidit *une* des soudures, avec de la glace par exemple, il y a aussi courant. Il y a, en fait, courant, dès que les soudures sont à des températures différentes. Au contraire, à quelque degré qu'on les échauffe ou qu'on les refroidisse, s'il y a égalité de température entre elles, il n'y a pas de courant. On peut, pour augmenter l'effet produit, augmenter le nombre des soudures dans un même circuit[12].
Supposons maintenant que, tant dans le Sahara qu'au Spitzberg, on ait disposé des pièces soudées de cuivre et de bismuth, puis qu'on les ait reliées par nos câbles-méridiens. Un vaste influx électrique va continuellement circuler le long de nos conducteurs. Chacun d'entre eux deviendra une espèce de Gulf-Stream électrique, ou plutôt un nerf terrestre, un nerf vibrant, au long duquel les hommes de toutes les latitudes pourront puiser de la *force*, avec des dispositifs convenables, comme les habitants des villes prennent l'eau et le gaz à domicile.
Ainsi se réaliserait la chimère de douer la terre tout entière d'un organisme à énergie, d'une vaste et subtile circulation fluidique canalisée par la race humaine. L'hypothèse séduit par son entière simplicité, par la durée certaine des appareils terminaux qui, ne dépendant d'aucune complication mécanique, physique et chimique, pourraient durer indéfiniment. Et, *en un sens*, n'est-ce pas, comme nous le mettions en tête, le paradoxe du chauffage par le Pôle, le gel fournissant son apport d'énergie au même titre que la fournaise saharienne, contribuant pour la moitié à la mystérieuse métamorphose dynamique ?

On pourrait, en attendant les solutions universelles, déjà réussir d'intéressantes tentatives partielles. Le Massif des Alpes, les grands glaciers du Mont-Blanc, du Mont-Rose, de la Yungfrau, ne sont-ils pas des réservoirs de force immense, si l'on pouvait les relier *thermo-électriquement* aux plaines d'Italie et de France, au moins par les jours chauds de l'été ? La paresseuse Italie centrale et méridionale, notre Provence, notre Languedoc, notre Gironde, voire nous-mêmes pendant les jours ardents, nous aurions une mine inépuisable, une réserve de puissance qui diminuerait, peut-être, dans une certaine mesure, la prépondérance industrielle des Angleterre et des Allemagne ?
Rêve parmi cent autres rêves sur la force future – mais assurément rêve *positif*, destiné à voir un jour sa part de réalisation.

Le Bambou, n° 8, août 1893, p. 141-144.

« Les Maladies Artificielles »

Il n'y a point un quart de siècle que l'Humanité se sert pathologiquement et thérapeutiquement du microbe – et déjà l'on peut entrevoir le vertigineux troupeau de maladies artificielles que l'homme tiendra un jour dans la Ménagerie des Laboratoires. Cultures atténuées et cultures intensifiées, vaccines à l'infini, classification de plus en plus ingénieuse des espèces diverses qui composent non seulement des maladies différentes, mais une seule et même maladie – tel que le choléra, par exemple, – tout cela n'est qu'un acheminement. Déjà, l'homme dispose presque à son gré du charbon, de la

[12] Ainsi, si l'une des soudures est par exemple à 0 centigrade et l'autre à 50 degrés au-*dessus* ou au-*dessous* de zéro, il y a toujours courant *(NdA)*.

variole, de la rage. Mais telle petite maladie, aujourd'hui insignifiante, que savez-vous si un brave cultivateur de microbes ne trouvera pas moyen d'en faire quelque épouvantable choléra, quelque colossale rage ? Que savez-vous si, de même que l'on fabrique des explosifs prodigieux, demain on ne fabriquera pas des maladies prodigieuses – et brevetées ! – J'entrevois, vers le milieu du XX^e^ siècle, tout un monde de savants en chambre, poursuivant le problème d'un fléau infaillible, d'une espèce de mélinite pathologique capable de dévorer des peuples entiers, – si son inventeur la lâchait sur le monde. Et qui sait si, pour de monstrueuses guerres d'anéantissement – car je ne suis pas de ceux qui croient que l'humanité marche vers la paix universelle, – si les gouvernements n'achèteront pas une maladie virulente comme ils achètent aujourd'hui un nouveau modèle de canon ou de fusil, ou une nouvelle formule d'explosifs ?

Supposez, en effet, cette fameuse invasion des Jaunes dont maint philosophe nous menace – supposez que des millions de Chinois exaspérés, affamés, désespérés, se portent vers notre jeune Europe pour une lutte de vie et de mort. Supposez, comme il est possible, qu'ils aient trouvé moyen d'imiter nos armes et de fabriquer nos explosifs : ce ne sont là après tout que des industries assez grossières et de facile contrefaçon. Et supposez qu'un savant ait produit quelque choléra, vingt fois plus virulent que notre petit choléra moderne, *contre lequel on pourra vacciner les Européens*. Croyez-vous que notre race hésite à lancer cette arme sur la Chine, à charger une horde de microbes d'aller accomplir, sans danger pour nous, l'œuvre qui nous coûterait tant de myriades d'hommes si nous devions recourir à la guerre brute ? Et pourquoi hésiterions-nous ? L'Anglais a-t-il reculé au massacre de l'Australien et du Rouge ?... Et nous voyez-vous, confortablement vaccinés, attendant les résultats, pendant que notre brave microbe franchit le littoral chinois, s'enfonce avec délices dans les provinces surpeuplées, se rue avec volupté sur les immenses agglomérations humaines de Pékin, de Canton, de Shang-Haï ?...

Quoi qu'il en soit, on peut prévoir que l'Homme sera un jour en possession de maux inouïs, qu'il trouvera dans le cosmos des infiniment petits, par une culture et des expériences ingénieuses, d'effroyables appareils morbides, à côté desquels tout ce que l'antique guerre a inventé ne sera que jeux d'enfants. Et ne peut-on préjuger que c'est là encore un des moyens pour l'être humain d'attenter à sa propre existence – j'entends l'existence collective de toute notre race – : comme je le disais aux mois passés, l'homme dépeuple de plus en plus la terre des bêtes qui lui sont voisines, et s'il se met au contraire à cultiver avec ardeur les organismes ennemis, ne prépare-t-il pas ingénieusement sa propre destruction… Mais, me direz-vous, il tiendra toujours le remède à côté du mal. Hélas ! le remède fut de tous temps plus faible que le mal – et le mal a toujours quelque ruse de développement, imprévue, où toute thérapeutique échoue.

Quelle source de pensées philosophiques : l'homme, destructeur des organismes-frères, développant avec ardeur les cellules-organismes qui doivent présider à son anéantissement !

Le Bambou, n^o^ 5, mai 1893, p. 109-112.